

copi

une langouste pour
deux

Christian Bourgois éditeur



du même auteur
chez Christian Bourgois éditeur

LE BAL DES FOLLES
L'HOMOSEXUEL OU LA DIFFICULTÉ
DE S'EXPRIMER
LA JOURNÉE D'UNE RÊVEUSE
LES QUATRE JUMELLES / LA TOUR
DE LA DÉFENSE
LA PYRAMIDE ! / LORETTA STRONG
UNE VISITE INOPPORTUNE
UNE LANGOUSTE POUR DEUX
L'URUGUAYEN

du même auteur
dans la collection Titres

EVA PERON
UNE VISITE INOPPORTUNE

du même auteur
disponibles en numérique

EVA PERON
L'HOMOSEXUEL OU LA DIFFICULTÉ
DE S'EXPRIMER
L'URUGUAYEN
LA JOURNÉE D'UNE RÊVEUSE
LES QUATRE JUMELLES / LA TOUR
DE LA DÉFENSE
LA PYRAMIDE ! / LORETTA STRONG
LE BAL DES FOLLES
UNE VISITE INOPPORTUNE

COPI

UNE LANGOUSTE
POUR DEUX

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

© Christian Bourgois éditeur, 1978, 1999
© Christian Bourgois éditeur 2013,
pour l'édition numérique

L'autoportrait de Goya

La maigreur de la duchesse d'Albe lui avait attiré le sobriquet peu élégant de « La Esqueleta », d'autant plus humiliant que sa sœur cadette, la duchesse de Malaga, était réputée être la plus belle femme d'Espagne et avait fait tourner la tête à plusieurs couronnes jusqu'au moment où, à sa majorité, elle dût se décider entre trois jeunes rois et qu'elle déclara tout simplement qu'elle entrait dans les Ordres. La famille des deux jeunes duchesses, bien que très pieuse, en fut consternée. Le vieux comte de Salamanca éprouvait de la passion pour sa fille cadette qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à feu leur mère morte en

couches, tandis que la duchesse d'Albe était le portrait de son père, qu'on avait surnommé, dans toutes les cours d'Europe, « El Conde del Horror » tant sa laideur était repoussante. Don José Ignacio (ainsi s'appelait-il) menaça même de se tuer au pistolet si sa fille cadette entrait dans les Ordres. La duchesse d'Albe soutint avec ténacité la vocation de sa sœur ; elle passa des nuits entières enfermée dans la bibliothèque avec son père, lui parlant doucement mais fermement de Dieu, de la volonté de leur mère qui se trouvait au ciel, jusqu'à toucher le cœur du vieillard qui finit par céder. La duchesse de Malaga passa les grilles du Carmel ; la lourde porte se referma sur elle. Le vieux comte sanglotait convulsivement, appuyé sur l'épaule de sa fille aînée dont un sourire de piété illuminait le profil aquilin. A la suite de cet événement, don José Ignacio se mit à dépérir ; il n'avait plus le goût à rien et il se laissa mourir, assisté et peut-être même aidé par une négligence de la duchesse d'Albe, qui mit un soir trop de belladone dans la tasse de tilleul qu'elle avait l'habitude d'aller donner à minuit à son père,

qui continuait à somnoler sur ses oreillers avec l'éternel *Don Quichotte* en parchemin dans les mains, ses lunettes de lecture pendant au bout du nez. La duchesse de Malaga sortit une dernière fois du Carmel pour assister, à la cathédrale de Toledo, à la messe de funérailles de don José Ignacio, à laquelle presque toutes les têtes couronnées d'Europe étaient présentes. Au moment où les deux sœurs se mettaient à genoux pour le *Te Deum*, le jeune roi d'Espagne cria à la duchesse de Malaga : « Te Amo ! », se jetant à ses pieds. La duchesse de Malaga se leva prestement, sortit de l'église, s'engouffra dans un carrosse et disparut pour toujours derrière les portes du Carmel.

La duchesse d'Albe, se retrouva à vingt et un ans à la tête de quarante-trois duchés et dix-sept comtés, de cinq châteaux aux quatre coins de l'Espagne et du toril le plus réputé de l'Andalousie, sa sœur ayant fait vœu de misère absolue. Elle fut bien forcée de garder le deuil pendant un an, recevant peu et seulement quelques-uns de ses nobles intimes à qui elle offrait de somptueux dîners où elle mangeait comme un ogre,

sans pouvoir jamais dépasser son poids de trente-neuf kilos, toute en nerfs et en os. Elle avait tenté à plusieurs reprises de nouer connaissance avec de jeunes nobles lors des couronnements et des mariages, mais sa laideur jetait un froid autour d'elle ; lors des photos officielles, elle était toujours repoussée au dernier rang et cachée derrière le chapeau de la reine-mère de Grèce, malgré sa noblesse de bien plus vieille souche. Peu à peu, elle se retira dans son château de l'Escorial, n'osant plus sortir dans Madrid que dans un carrosse auquel elle avait fait mettre des vitres noires tant elle craignait les railleries des enfants madrilènes, impitoyables envers la laideur. Les vieux nobles qu'elle recevait étaient des amis de son père, aussi laids qu'elle. Le vieux comte des Asturies était couvert de verrues et le duc de Castille, son parrain, était bossu.

Le duc de Castille avait rencontré ce jeune homme argentin, champion de tennis, chez une de ses cousines : il se décida à l'inviter à un souper chez la duchesse d'Albe, considérant que sa filleule ne fré-

quentait que des gens ennuyeux ou trop vieux. Le prince Florencio Goyete Solis, d'une noblesse mineure, né en Argentine d'un prince Goyete et d'une descendance de la noblesse aztèque, avait gardé, malgré ses quarante-cinq ans, son jeune sourire, sa peau bronzée, un collier de dents de phoque, des lunettes noires et une casquette de marin. Il fut enchanté d'être reçu chez la duchesse d'Albe, dont il connaissait la considérable fortune et l'extrême piété (on disait qu'elle dormait à genoux sur un prie-Dieu), ainsi que les nombreux drames qui avaient frappé son honorable famille. Mais il était surtout curieux de voir la duchesse à cause de sa laideur, réputée la pire de toute la noblesse européenne. Florencio entra dans un immense patio andalou où la duchesse d'Albe se tenait presque cachée dans l'ombre d'un jasmin, le visage dissimulé sous une mantille noire. Ils passèrent immédiatement à table. Celle-ci, abondamment garnie de plats de viande grillée, était éclairée par une seule bougie. Florencio s'assit entre le duc des Asturies et celui de Castille, et la duchesse d'Albe s'installa à l'autre bout de la table. Florencio finit par

s'habituer assez à la pénombre régnante pour apercevoir le visage de la duchesse qui, de temps en temps, relevait prestement la mantille qui la cachait pour s'introduire un gros bout de viande dans la bouche à l'aide d'une fourchette en argent. Ce n'était pas finalement la laideur qui impressionnait le plus chez la duchesse d'Albe, mais son extrême maigreur, sa peau collée à son crâne, ses yeux très noirs enfoncés au fond des orbites, la proéminence de ses dents et sa peau d'un blanc grisâtre. Elle ne dit pas un mot pendant le dîner, trop occupée à dévorer à elle seule un cochon de lait presque cru en moins de quarante minutes, pendant que les autres bavardaient sur la dynastie Hohenzollern à laquelle Florencio appartenait par une alliance de sa mère. Quand ils passèrent au salon où deux bougies discrètes illuminaient « la Maja Vestida » et « la Maja Desnuda » de Goya, les célèbres portraits de la célèbre duchesse d'Albe, trisaïeule de la présente, le comte de la Castille et le comte des Asturies s'excusèrent très vite, mirent leurs capes et partirent dans leurs carrosses, cependant que Florencio acceptait un dernier xérés

pour écouter l'orchestre de la duchesse d'Albe, trente guitares autour du patio. Les deux vieux ducs se félicitaient de leur initiative ; ils avaient cru discerner dans le comportement légèrement plus lent que d'habitude de la duchesse les signes d'un certain trouble, et ce garçon leur parut des plus corrects ; la duchesse d'Albe ne pouvant aspirer au moindre parti européen à cause de sa laideur, pourquoi ne pas se retourner vers la noblesse argentine qui, bien qu'assez douteuses, se portait de plus en plus en Espagne ? La duchesse d'Albe s'enveloppa d'un Manton de Manila, pria son hôte de prendre place au milieu du patio et s'assit trois pas derrière lui, dans l'ombre d'un magnolia. Les guitaristes, tous aveugles, avaient été placés autour du patio par le vieux majordome qui avait l'air d'un monstre de Goya ; il paraissait être pour le moment le seul serviteur de l'immense castillo. Ils attaquèrent un cante-jondo ; un vieillard aveugle poussait des lamentations à vous mettre la chair de poule ; cela dura pendant une bonne heure. Le gigolo argentin regardait du coin de l'œil la duchesse qui se tenait raide et immobile sous sa

mantille. Pour la première fois de sa vie, il fut intimidé devant une femme.

Florencio Goyete Solis avait été champion de tennis de son club, dans la banlieue sud de Buenos Aires. Sa jeune notoriété lui valut un beau mariage avec la fille d'un industriel, un fabricant de raquettes de tennis. Là-dessus, Peron arriva au pouvoir (c'était en 45). La famille de l'industriel fut ruinée. Il divorça pour suivre une veuve brésilienne à Rio, puis il passa à une Américaine, puis à une Vénézuélienne avec laquelle il resta dix ans et qui le chassa de son yacht à Torremolinos avec un chèque de mille dollars et ses valises. C'était il y a un an. Il avait essayé de s'introduire dans tous les salons d'Espagne ; les femmes espagnoles n'étaient pas faciles : ou bien trop prudes, ou bien trop pauvres. C'était un peu comme en Argentine : il fallait passer par le mariage. Mais, à quarante-cinq ans, on ne peut aspirer à une héritière quand on ne possède qu'un douteux titre de noblesse et une raquette de tennis ; la duchesse d'Albe était la seule chance qui se présentait à lui depuis son arrivée en Espagne. Il décida donc de

« jouer serré », comme disent les Argentins. Il se leva de son fauteuil en bambou noir, reboutonna son blazer bleu et s'approcha de la duchesse, s'inclinant assez bas : « Voulez-vous danser, duchesse ? » La duchesse resta un moment interdite. Elle n'avait jamais dansé de sa vie, ni vu danser, sauf dans les films. La seule musique qu'elle croyait convenable était le cante-jondo. Mais ça s'écoutait, ça ne se dansait pas. Elle aimait aussi la musique sacrée, mais seulement aux messes de l'aurore. Le prince argentin lui parut des plus mal mis : il avait une casquette de marin à la place d'une couronne et une raquette de tennis à la place d'un sceptre. Elle ne l'avait convié à écouter son cante-jondo du soir que par simple politesse envers le duc de Castille qui l'avait invité, mais elle ne se sentait pas attirée le moins du monde par ce style parodique de la monarchie authentique que le prince créole ne connaissait probablement que par les photos des sordides chroniques sociales. « Je ne danse pas, reprenez votre siège », dit-elle d'une voix sèche. Il se rassit et attendit patiemment la fin du cante-jondo, mais fit comprendre à la

duchesse, en tapant par terre d'un mocassin discret, qu'il aurait préféré un contact plus franc. En plus, il faisait une chaleur lourde ; il ouvrit légèrement son foulard en soie blanche. Le bruit des cigales couvrait presque le cante-jondo. Soudain, un éclair traversa le ciel. Florencio en profita pour jeter un coup d'œil sur la duchesse ; il fut presque épouvanté par l'expression cadavérique, mais se dit que c'était probablement un effet de la lumière de l'éclair. Un vent fort se leva tout d'un coup, les lumières s'éteignirent et il se mit à pleuvoir à verse. Florencio se précipita sur la duchesse qui roulait, poussée par le vent, dans un parterre transformé en marécage ; elle s'était presque évanouie sous le choc. Il la souleva comme une plume dans ses bras de colosse et se dirigea vers le salon où les deux bougies tremblantes continuaient à trembler devant les deux Majas. Il referma la porte de la véranda. Dehors, les vieux aveugles s'entrechoquaient, tâtonnant sous les cordes d'eau ; un éclair succédait à l'autre. Florencio Goyete Solis déposa la duchesse d'Albe évanouie sur le divan, le même (ce dont il s'aperçut tout d'un coup) que dans les deux

tableaux. Il approcha un candélabre du divan où reposait la duchesse, qui reprenait conscience. Elle hoqueta, se mit à vomir par terre toute la viande de cochon qu'elle avait mangée au dîner, puis elle dit : « C'est vous, principe Solis ? Approchez-vous de moi. » Il alla s'asseoir sur le bord du divan, luttant contre la nausée que l'odeur du vomi lui donnait. La duchesse lui serra la main si fort qu'il en eut mal et lui demanda : « Aidez-moi à me relever. » Il s'exécuta. « Par là ! » dit-elle, signalant de son doigt crochu une énorme porte. Florencio l'aida à marcher jusqu'à la porte, qu'il ouvrit : c'était une immense bibliothèque, encore plus grande que le patio, où des parchemins, jusqu'au plafond haut de quatre mètres, se pressaient sur des étagères. Le vieux monstre de serviteur allumait des candélabres tous les dix mètres. Au fond, un immense bureau derrière lequel trônait une chaise noire en bois sculpté haute de trois mètres, sur laquelle le vieux monstre grimpa pour illuminer un portrait accroché au mur, puis il disparut par une trappe. La duchesse d'Albe retrouva son aplomb pour prendre Florencio par un bras et le

faire avancer lentement, à travers la bibliothèque, jusqu'au bureau. A gauche et à droite, des tableaux de Goya parsemaient les murs. « Voici l'autoportrait de Goya jeune », dit-elle, signalant le portrait surmontant la chaise noire. Florencio n'en crut pas ses yeux : l'autoportrait lui ressemblait comme deux gouttes d'eau : la forme du visage, la moustache, le regard, tout y était. Il se retourna pour regarder la duchesse d'Albe qui lui souriait de toutes ses dents en or et de toutes ses gencives. « Vous allez faire mon portrait », dit-elle, et elle laissa tomber sa mantille par terre, laissant voir ses bras cadavériques. Elle se déshabilla, et cela prit du temps vu le nombre d'habits et sous-vêtements qui cachaient son corps squelettique. Florencio Goyete Solis s'effondra lourdement dans la chaise noire et alluma un cigare. Par un hasard formidable, il était arrivé au bout de ses ambitions. Il épouserait la duchesse et, ensuite, il s'en débarrasserait. Personne ne pourrait s'étonner que cette femme bossue de trente-neuf kilos meure en couches, une fois, bien sûr, qu'il aurait, pendant deux ou trois ans, joué à fond le jeu du mari amoureux.

L'autoportrait de Goya	7
Les potins de la femme assise	23
Madame Pignou	43
La servante	59
Une langouste pour deux	79
Les vieux travelos	85
L'écrivain	97

Les nouvelles contenues dans ce volume sont parues dans la revue Hara Kiri. (N.d.É.)



Une langouste pour deux Copi

Cette édition électronique du livre
Une langouste pour deux de Copi
a été réalisée le 11 avril 2013
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782267015080).
ISBN PDF : 9782267025491.
Numéro d'édition : 1471.